L'EAU ET LES FEMMES DANS LA DIVISION DU TRAVAIL : DE LA CORVEE A L'ESCLAVAGE DOMESTIQUE

L'eau est souvent présentée comme étant la base même de la vie. Mais on oublie souvent qu'elle constitue l'un des éléments essentiels autour duquel se construisent les actions quotidiennes qui gardent en vie ou améliorent le cadre de vie. L'eau est couramment utilisée pour le travail domestique réalisé, gratuitement ou non, par des femmes. Il est donc important d'analyser la place de l'eau dans le travail des femmes. Pour ce, on ne saurait se contenter d'approfondir le cas des femmes du Nord. On doit aussi visibiliser celui des femmes du Sud, elles qui sont souvent investies dans ces tâches centrées sur l'eau pour permettre aux hommes et femmes du Nord de se consacrer à leur vie professionnelle. J'essaierai ici d'analyser l'eau à la fois dans le travail domestique et dans le travail non-domestique, puis je critiquerai l'usage de la qualification soit pour garder les femmes en général loin du travail non-domestique ou pour enfermer les femmes migrantes du Sud dans ces tâches domestiques qui tachent. J'analyserai ainsi les divisions du travail fondées sur les rapports sociaux et exprimées dans le contexte de la mondialisation néolibérale en prenant comme exemple le cas des femmes haïtiennes. Tout cela constituera un appel à lutter contre l'altérisation des femmes pauvres et racisées du Sud comme ces femmes haïtiennes dont l'imaginaire regorge d'eau.

L'eau dans l'imaginaire social

Comme dans d'autres pays, en Haïti, l'eau occupe beaucoup de place dans l'imaginaire social. Dans le Créole haïtien, il y a beaucoup d'expressions qui utilisent le mot eau traduit par *dlo*. Quelques unes se réfèrent à des réalités comme la migration, les difficultés de la vie quotidienne, les stratégies de survie, et le travail. Le mot *dlo* peut être utilisé dans des expressions sur la migration et portent alors l'imaginaire de l'exil. Quand on dit « *li jambé dlo* » (il-elle a traversé l'eau) on parle d'une personne qui part à l'étranger. Pour ce même fait migratoire, on peut utiliser l'expression « *li ale lòtb*ò *dlo* » (il-elle est parti-e de l'autre côté de la rivière, il-elle a traversé l'eau). On pourrait se demander s'il existe un lien entre ce symbolisme de la migration et la réalité sociale des migrations par voie maritime, particulièrement la migration des voyageur-e-s sans papiers. Les femmes sont de plus en plus présentes dans cette migration, même si les hommes restent majoritaires.

Cette même expression qui, au premier degré, traduit le déplacement d'un pays à un autre, peut aussi signifier le passage du monde des vivants à celui des non-vivants. « *Li alé lòt bò dlo* »(ou *« li janbbe dlo* », « *li ale lòtbò rivyè a* ») veut alors dire tout simplement que la personne en question est morte. La même expression réfère à la fois à la migration et à la mort, ce qui peut porter à croire à un lien entre les deux, du moins dans l'imaginaire. Cela fait penser à tous les faits réels de séparation entre les gens qui partent et leurs proches, les voyages sans possibilité de retour, les souffrances liées aux difficultés de communiquer dans les familles transnationales, et même parfois des cas où les migrant-e-s meurent sans jamais avoir la possibilité de revoir leurs proches. Aussi la migration pourrait-elle représenter également un grand cours d'eau qui sépare douloureusement la population entre ceux-celles qui sont « ici » et ceux-celles qui sont « là-bas » (Lot bò).

Dans d'autres expressions, l'eau est associée aux difficultés de la vie. Quand on dit « nou nan dlo » (nous sommes dans l'eau), cela signifie « nous sommes en difficulté ». Il existe aussi d'autres expressions qui associent l'eau à la tristesse. Quand on dit « Tout moun dlo nan je » (tout le monde a de l'eau aux yeux, tout le monde a des larmes aux yeux), on parle d'une situation de détresse, de tristesse, qui porte aux larmes. De manière plus individuelle, on peut dire « *li dlo nan je* » pour parler tout simplement d'une personne qui pleure.

Mais dans cet imaginaire où les luttes pour la vie sont très présentes, l'eau est aussi associée à la débrouillardise. Quand on dit par exemple « *bat dlo pou fè bè* » (battre l'eau pour la transformer en beurre), on voit bien l'image de la débrouillardise, de l'obligation de tout créer à partir de rien. Cette expression est souvent utilisée pour parler des stratégies de survie des femmes pauvres en Haïti. Il y a aussi une autre expression : « *depi gen sèl ak dlo … »* (Tant qu'il y a de l'eau et du sel…). L'eau et le sel représentent ici le strict minimum, le peu mais qui n'est jamais trop peu pour fonder l'espoir et construire la lutte pour la survie individuelle ou parfois collective. Ici, à coté d'une logique de survie généralisée, on peut pointer la particularité des femmes. D'une part, un grand nombre de femmes vit dans la précarité en Haïti, ce qui porte certains à utiliser l'expression controversée de « féminisation de la pauvreté ». Cette image de la débrouillardise et qui exprime si bien l'appauvrissement des femmes est aussi construite, bien qu'implicitement, sur l'image même du travail domestique. Ces deux expressions (*bat dlo pou fè bè* et *depi gen sèl ak dlo…*) portent en effet l'image de la cuisine, le premier qui est le fait de battre les aliments, et le second qui présente les ingrédients de base pour la cuisine (l'eau et le sel). Dans cet imaginaire autour de l'eau, la

survie est ainsi associée à une activité féminine, ce qui la féminise la survie comme dans la réalité sociale.

Il y a donc dans ces imaginaires plutôt généraux la possibilité de déceler la situation particulière des femmes haïtiennes, de celles qui se battent, de celles qui partent, de celles qui travaillent difficilement notamment dans les activités domestiques. On peut aussi signaler qu'au niveau des représentations sociales, il existe encore d'autres images utilisées pour associer les femmes à l'eau. En Haïti, dans plusieurs contes et chansons comme dans les discussions quotidiennes, vient l'image des femmes prenant leur bain, des femmes paysannes qui font la lessive à la rivière, des femmes lavandières qui se battent pour l'éducation de leurs enfants, des femmes qui suivent un long sentier pour aller chercher l'eau, etc. Ces images sont aussi utilisées de manière assez exotique et altérisante pour parler de la misère des femmes paysannes, des femmes pauvres du Sud, etc. Elles expriment parfois une certaine réalité mais ne facilitent pas forcément une réelle compréhension de certains aspects spécifiques de la vie des femmes par rapport à l'eau. Il faut les dépasser pour comprendre l'usage de l'eau dans la vie des femmes, notamment dans leur travail, dans les pays du Sud comme dans les pays du Nord.

L'eau au cœur de l'oppression des femmes

D'abord, le premier travail que les femmes font avec l'eau, c'est le soin de leur propre corps. Mais si on observe de plus en plus d'injonctions à être propre, à être belle, on constate qu'il y a de moins en moins de temps pour soi, pour le corps, puisqu'en même temps on doit cultiver d'autres formes de performance comme l'excellence professionnelle. D'où une injonction paradoxale faite aux *super woman* des sociétés managériales du Nord.

En outre, les femmes utilisent l'eau pour le soin du corps des autres. Ce travail de prise en charge des personnes dit travail de *care*, porte les femmes à se servir de l'eau pour nourrir, soulager, nettoyer les corps des personnes de leur propre famille. L'eau, par le corps des femmes, donne ainsi de la vie aux corps des membres de leur famille, aux enfants, aux personnes malades, aux personnes âgées, à ces personnes dites « non-valides », et à celles bien valides qui, pour s'investir ailleurs, lâchent tout leur fardeau sur le dos des femmes. Ici, le *care* fait partie du travail domestique, ce travail féminisé, gratuit et non reconnu qui est au

cœur des analyses des féministes matérialistes[1]. On ajoute alors au travail du *care* tout le travail effectué avec l'eau pour nettoyer meubles et immeubles, pour la lessive, la vaisselle, la préparation des repas, etc. La réalisation de toutes ces activités vitales se fonde sur l'usage de l'eau, et sur la force de travail des femmes.

Dans les pays du Nord comme la France, ces activités sont de plus en plus mécanisées. Cela permet, dans une perspective parfois écologiste, d'économiser l'eau. Mais la force de travail des femmes n'est pas suffisamment économisée pour autant. Certaines études montrent que ce sont encore elles qui sont obligées d'utiliser ces machines même si les hommes s'impliquent un peu plus qu'avant dans le travail domestique. Et de plus, les travaux du *care* restent encore très peu robotisés. Il en résulte que, malgré la mécanisation du travail domestique, on a encore besoin du corps des femmes pour utiliser l'eau et le mettre au service du travail domestique.

En Haïti, les femmes sont aussi mobilisées dans l'utilisation de l'eau pour le travail domestique- y compris le travail du *care*- et pour leurs soins personnels, dans un contexte où elles ont plus difficilement accès à l'eau, ce qui augmente la pénibilité de leur travail. Elles ont moins accès aux appareils électroménagers aussi. La situation des femmes plus pauvres est encore plus difficile. Quant aux femmes paysannes, elles sont exploitées dans d'autres travaux à la frontière du domestique, comme certaines activités agricoles où l'eau est utilisée également. Les femmes pauvres des villes sont aussi investies dans le petit commerce de l'eau, un travail qui reste fortement féminisé[2].

Aussi l'eau est-elle utilisée dans beaucoup de formes d'activités, et de manière particulière dans le travail domestique. On en déduit qu'une bonne partie du travail des femmes se fonde sur l'eau et que le rapport des femmes à l'eau se passe grandement autour du travail. Dans le travail des femmes, l'eau est utilisée non seulement pour maintenir en vie**,** mais aussi pour améliorer la qualité de la vie et la qualité du milieu ambiant. L'eau est ainsi largement impliquée dans le travail de reproduction sociale.

L'usage de l'eau dans le travail s'inscrit dans cette dichotomie du monde du travail qui oppose le secteur productif au secteur dit reproductif et considéré comme non-productif. Le travail domestique est inscrit dans ce secteur dit reproductif. Les féministes françaises placent

[1] Comme Christine Delphy et Colette Guillaumin.
[2] Mireille Neptune Anglade. *L'autre moitié du développement : A propos du travail des femmes en Haïti*. Editions des Alizés, Port-au-Prince, 1986 ; Madeleine Sylvain Bouchereau, *Haïti et ses femmes : Une étude d'évolution culturelle*. Collection du Bicentenaire, Port-au-Prince, 1957.

ce travail gratuit des femmes au service de leur propre famille, au fondement même de l'oppression des femmes. Christine Delphy parle d'un **«** mode de production domestique »**.**

Le service domestique et l'oppression raciale

Certaines féministes noires (bell hooks), afrodescendantes (Suely Carneiro), indiennes (Hazel Carby), démontrent que toutes les femmes n'ont pas la même position dans le travail domestique[3]. Elles sont toutes prisent dedans, mais pas de la même manière. L'un des facteurs qui différencient les femmes dans leur rapport au domestique est que certaines femmes peuvent déléguer ce travail à d'autres femmes, on peut parler donc de service domestique.

Le service domestique représente donc une activité domestique payante occupée par une femme au service d'une autre femme, ou d'une famille autre que la sienne. Dans ce cadre de travail on peut inscrire l'activité des *baby-sitters*, des femmes de ménage, des aides à domicile, … Et comme pour le travail domestique proprement dit, le service domestique est largement constitué autour de l'usage de l'eau. Ce travail féminisé et dévalorisé matériellement et symboliquement est occupé par plusieurs catégories de femmes, mais surtout les plus pauvres et les racisées. Les migrantes du Sud deviennent ainsi des femmes de service dans les pays du Nord. Les femmes haïtiennes en France occupent en grand nombre ce type de travail[4]. De même, par une migration interne, des femmes paysannes haïtiennes s'investissent dans le service domestique dans les villes de province et principalement à la capitale, Port-au-Prince. Au nombre de ces femmes exploitées dans ces tâches dévalorisées autour de l'eau, on peut compter des petites filles, les *restavèk*. C'est l'un des rares cas où le service domestique est gratuit.

Quand le service domestique est réalisé en milieu institutionnel, on parle de « travail de service domestique institutionnel ». Les femmes de ménage qui travaillent dans une mairie, ou les femmes de chambre qui travaillent dans un hôtel sont employées dans ce type de travail où le service dépasse le cadre du contrat de particulier à particulier, le cadre familial. Les relations de travail sont alors différentes, et si dans le service domestique les femmes patronnes sont surreprésentées, dans le service domestique institutionnel, les superviseur-e-s

[3] Dans Elsa Dorlin, (dir.), *Black feminism*: *Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. L'harmattan Paris, 2008 et Sueli Carneiro, « Noircir le féminisme », *Nouvelles questions féministes*, Volume 24, No 2, Antipodes, Paris, 2005 :

[4] Rose-Myrlie Joseph; « Migration et travail des femmes haïtiennes : penser le féminin pluriel » ; Perspectives étudiantes féministes ; Colloque étudiant 12-13 mars 2010 ; Université Laval-Québec PP 95-113**.**

du travail ne sont pas toujours des femmes. Encore une fois, il s'agit d'un travail où le rapport des femmes à l'eau est très marquant. On peut donc dire que dans les entreprises par exemple qu'on a tendance à insérer dans le secteur productif, il se passe aussi ces « petites » activités autour de l'eau réalisées par des mains dites « petites », pour réaliser le « grand » travail. C'est ce petit travail autour de l'eau qui permet le déroulement du grand travail dit productif dans des conditions saines. Ainsi le travail des hommes et des femmes dans les entreprises des villes globales est rendu possible grâce au service domestique des femmes migrantes du Sud. On pourrait, en analysant le travail de service domestique institutionnel, dire que les femmes migrantes du Sud deviennent les infrastructures du monde global, pas uniquement dans ces « familles sans épouses » mais aussi dans les entreprises du Nord en installant leur petit sceau d'eau à côté des grands fauteuils, des ordinateurs, des classeurs...

Il en résulte qu'à coté du travail dit productif où exercent des hommes et de plus en plus de femmes, il existe ce secteur de travail reproductif où les tâches domestiques sont de trois sortes : le travail domestique proprement dit, le service domestique et le travail de service domestique institutionnel. Le discours féministe français qui, dans l'étude du travail des femmes ou du travail reproductif, se centre principalement sur le travail domestique proprement dit, doit aussi analyser ces deux autres types d'activité domestique. Sinon, on invisibilisera un pan important du travail réalisé autour de l'eau, celui-là même qui est réalisé par les plus pauvres, les racisées, les migrantes. Cette invisibilisation empêchera de bien comprendre la partie du travail qui, dans les représentations, reste le plus éloigné de l'eau : le travail productif.

L'eau en bas de la hiérarchie du travail

Le travail dit productif et le travail dit reproductif sont articulés, même si ces deux secteurs d'activité sont construits sur des bases antagoniques. C'est d'ailleurs ce qui fait que, quand les femmes arrivent à s'investir dans ce travail non-domestique, il se pose la question de l'équilibre difficile entre la vie familiale et la vie professionnelle. Ce travail non-domestique nécessite en effet un surinvestissement temporel qui garde à l'écart nombre de femmes du monde du travail productif. Certaines auteures critiquent le fait que, dans les discours, cette question de « conciliation » travail/famille soit analysée uniquement pour les femmes et pas pour les hommes. Il est effectivement important de se demander pourquoi les hommes sont surinvestis ainsi dans ce travail non-domestique, loin des petites tâches centrées

sur l'eau. On doit aussi se demander pourquoi ils ne sont pas investis dans le travail reproductif. Pourquoi ne pas se fixer également sur le rapport des hommes à l'eau ? Les analyses féministes expliquent tout cela par la division sexuelle du travail qui différencie et hiérarchise le travail en fonction des rapports sociaux de sexe[5].

Mais la question de la valorisation –une conséquence de cette division du travail- peut nous aider à situer le travail non-domestique face au travail reproductif. Il est vrai que le travail non-domestique n'est pas toujours plus valorisé que le travail domestique. En Haïti par exemple, le travail non domestique est constitué aussi du travail informel largement occupé par des femmes, notamment le petit commerce. Certains types de travail comme celui des marchandes ambulantes comme les vendeuses d'eau (*machann dlo*) sont très dévalorisées. Plusieurs travailleuses domestiques à Port-au-Prince trouvent ce type de travail encore plus dévalorisant/dévalorisé que le service domestique. Mais, de manière générale, le travail dit productif est occupé par les hommes et demeure plus valorisé, ce qui pourrait aussi expliquer pourquoi le petit travail informel des femmes haïtiennes n'est pas vraiment reconnu comme productif.

La valorisation peut aussi nous aider à comprendre pourquoi les femmes aussi s'investissent dans ce travail non-domestique qui, d'après certaines chercheuses, reste pourtant masculinisé et construit selon les normes masculines. Par la dévalorisation matérielle et symbolique du travail reproductif, la plupart des personnes, hommes et femmes, veulent s'investir dans le travail non-domestique. Or, tout le monde ne peut pas y avoir accès. Les hommes continuent à se garder cette place du marché du travail et refusent encore de s'investir dans le travail domestique. Les femmes veulent s'approprier cette place, mais toutes n'y ont pas accès.

Le mythe de la qualification sera alors utilisé à deux niveaux. Premièrement, on l'utilise pour garder la masculinisation du travail non-domestique. Cela a été largement démontré par les féministes qui ont aussi étudié la non-reconnaissance des disqualifications investies dans le travail domestique (capacités féminines et masculines, naturalisme). Deuxièmement, ce mythe est utilisé pour assurer la féminisation du travail domestique, ce qui n'est pas suffisamment analysé. Par exemple, on dira aux femmes migrantes du Sud qu'elles ne sont pas qualifiées pour le travail productif. Elles deviennent ainsi une réserve de main d'œuvre corvéable à merci dans le secteur domestique de l'activité. Ces femmes qui, dans

[5] Danièle Kergoat, "Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe". In Helena Hirata et al. (eds.), *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF. Paris, 2000.

bien des cas, étaient investies dans le travail productif dit qualifié dans leur pays d'origine, sont ainsi déclassées dans le travail reproductif dit non qualifié. Par la non-reconnaissance des qualifications des migrantes, on construit une disqualification/déqualification pour mieux les transformer en femmes de service et ainsi assurer la place des hommes et de quelques femmes dans le travail productif. Les lois migratoires qui transforment nombre de migrantes en sans-papières, participe aussi à cette disqualification/déqualification.

Il en résulte que ce travail productif qui se situe le plus loin possible de l'eau, est difficilement accessible aux femmes de manière générale, et particulièrement à certaines femmes : les migrantes, les pauvres et les racisées. Une analyse des divisions du travail nous permettra de comprendre la place de ces femmes défavorisées dans les « tâches d'eau » et leur exclusion des tâches construites en dehors de l'eau.

L'eau et la division internationale du travail

Il existe en effet plusieurs formes de division du travail qui placent les individus dans le marché et dans le travail reproductif en fonction des rapports sociaux de sexe, de classe, de race, et des confrontations entre pays du Nord et pays du Sud. La division sexuelle du travail, comme nous l'avons cité plus haut, se fonde sur les principes de différenciation et de hiérarchisation du travail entre les sexes. C'est par elle que les hommes se réservent le marché du travail dit productif et renvoient les femmes à ces responsabilités domestiques construites autour de l'eau. Plusieurs recherches montrent que cette division du travail reste rigide. Et si avec la mondialisation néolibérale les femmes intègrent de plus en plus le marché -bien que difficilement-, cette mondialisation ne force pas pour autant les hommes à intégrer le travail domestique. Cela explique qu'au lieu d'être partagées entre les hommes et les femmes qui travaillent par ailleurs dans le travail productif, les tâches domestiques soient externalisées vers une main d'œuvre féminine extrafamiliale peuplée de femmes migrantes par exemple. Cela explique aussi pourquoi les hommes migrants du Sud, même quand ils sont pauvres et racisés, ne sont généralement pas investis dans le service domestique. Ils travaillent plutôt comme « hommes en armes » (expression de Jules Falquet pour désigner les services de sécurité et autres emplois armés) ou comme employés des entreprises de bâtiment, etc., tâches pour lesquels on n'embauche généralement pas les femmes migrantes.

On peut se référer à ces mêmes facteurs de différenciation et de hiérarchisation pour analyser la division sociale du travail. Elle divise le monde du travail en fonction des classes

sociales. Aussi les moins pauvres peuvent-ils plus facilement avoir accès au travail non-domestique. Les femmes moins pauvres peuvent aussi avoir accès plus facilement au travail non-domestique, non seulement parce que la question de la qualification se pose moins pour elles, mais aussi parce qu'elles peuvent plus facilement recourir à l'externalisation du travail domestique. Et dans ce cas, ce sont les femmes plus pauvres, migrantes ou non, qui seront embauchées comme force de travail de substitution. De plus, on doit signaler que par le fait que le service domestique soit matériellement dévalorisé notamment dans le salaire, certaines travailleuses domestiques se voient appauvries à force d'être enfermées dans ces tâches centrés sur l'eau. On peut citer aussi le cas de certaines travailleuses migrantes haïtiennes qui, déclassées dans le service domestique en France, ont un niveau de vie moins élevé qu'en Haïti. D'après elles, elles deviennent pauvres en France[6]

Dans le travail de nombre de travailleuses migrantes, comme ces haïtiennes, on peut déceler les effets d'une division raciale/ethnique du travail. Dans la mondialisation, c'est aussi par cet apartheid de race qu'on transforme les migrantes en travailleuses domestiques[7]. Evelyn Nakano Glenn qui analyse les effets de la colonisation, montre comment aux USA les femmes non-blanches sont longtemps enfermées dans le service domestique, ou dans le travail de service domestique institutionnel où on peut trouver quelques blanches comme leurs supérieures hiérarchiques[8]. Certaines femmes haïtiennes en France expliquent comment elles ont été enfermées dans le secteur domestique par racisme. Pour d'autres, particulièrement celles qui vivent dans les petites villes, le racisme leur a même empêché de travailler, notamment dans les métiers du *care*. Il existe également une division internationale du travail qu'on peut associer à tout cela, notamment dans le cadre de la mondialisation néolibérale. Dans cette mondialisation marquée par un accroissement des migrations qui en plus se féminisent, les femmes du Sud sont à la fois forcées à émigrer par les conditions de vie dans leur pays d'origine et incitées à immigrer par le besoin en main d'œuvre domestique existant dans les pays du Nord. Dans les pays du Sud comme Haïti, les traces du passé colonial et les impacts de la mondialisation néolibérale comme les PAS (Plan d'Ajustement Structurel) créent un contexte social, politique, et économique qui porte les femmes à partir. Les travaux

[6] Rose-Myrlie Joseph, *Genre, travail et migration : le cas des femmes haïtiennes en France.* Mémoire de Maîtrise (sous la dir. de Jules Falquet), Université Paris-Diderot. Paris, 2007
[7] Sabine Masson, « Sexe, race et colonialité : Point de vue d'une épistémologie postcoloniale latino-américaine et féministe », in Elsa Dorlin (dir.). op. cit.
[8] Evelyn Nakano-Glenn, « De la servitude au travail de service : les continuités historiques de la division raciale du travail reproductif payé », in Elsa Dorlin (dir), op.cit.

de Fatou Sow sur le continent africain en témoignent[9]. Et en même temps, dans les pays du Nord, à coté de certains facteurs déjà évoqués (la rigidité de la division sexuelle du travail, la massification de l'emploi des femmes, la faible mécanisation du *care*), d'autres encore créent une crise de main d'œuvre domestique. Il s'agit par exemple du vieillissement de la population et de la nucléarisation des familles, et surtout de la l'irresponsabilisation/déresponsabilisation des Etats face au travail de reproduction. Et particulièrement pour le travail de reproduction, dans cette mondialisation néolibérale, au lieu de délocaliser le travail du Nord vers les pays du Sud, on délocalise la main d'œuvre du Sud vers le Nord. Dans la « Nouvelle Division Internationale du Travail » le grand bénéfice des pays du Nord dans la migration des femmes du Sud est la disponibilité d'une main d'œuvre domestique[10]. La situation de ces femmes migrantes où s'articulent plusieurs rapports sociaux nous montre qu'il est impossible de comprendre la division internationale du travail sans analyser son articulation avec les divisions sociale, racial/ethnique, et sexuelle du travail.

Que cache l'image de la Noire portant un sceau d'eau sur la tête ?

Dans l'analyse du rapport des femmes à l'eau, il faut éviter une invisibilisation des femmes du Sud. Cette invisibilisation peut prendre plusieurs formes et peut même se cacher sous une survisibilisation de ces femmes. Par exemple, si on se réfère à ces images exotiques et altérisantes citées au début de ce texte, elles mettent en scène les femmes du Sud. Elles oblitèrent le fait que dans les pays du Nord aussi les femmes ont un rapport particulier à l'eau, un rapport où s'expriment également les rapports sociaux de sexe. On voit bien dans ce texte que les femmes du Nord aussi sont exploitées dans le travail domestique centré sur l'eau, même si certaines d'entre elles peuvent se décharger de ce fardeau en employant d'autres femmes. Pourtant, quand on parle de la misère des femmes et de leurs difficultés relatives à l'usage de l'eau, ces mêmes femmes du Nord vont se référer directement au cas des femmes du Sud qui, associées hâtivement à ces images, seront définies comme « Autres ».

Les Organisations Non-Gouvernementales (ONG) et les Organisations Internationales (OI) se fondent souvent sur ces mêmes images pour justifier leurs politiques de développement, leurs politiques de réduction de la pauvreté et leurs actions humanitaires.

[9] Fatou Sow, « Idéologies néolibérales et droits des femmes en Afrique »; in Falquet et al (dir.). *Le sexe de la mondialisation : genre, classe, race et nouvelle division du travail* ; Ed. de Sciences po Les presses, Paris, 2010

[10] Sylvia Federicci, "Reproduction et lutte féministe dans la nouvelle division internationale du travail", Christine Verschuur, Fenneke Reysoo, (dir.), *Cahiers genre et développement*, nº 3, Genre, mondialisation et pauvreté, L'Harmattan, Pari s, 2002.

Elles effectuent des comparaisons linéaires entre les femmes de leurs pays et ces femmes du Sud, les opposant par une catégorisation naturalisante qui ne tient pas compte des conditions matérielles de ces deux catégories et des confrontations entre le Nord et le Sud. Au lieu d'agir sur les réalités concrètes de ces femmes, on essaie de changer leur « mentalité » par des programmes de formation et de sensibilisation autour de l'usage de l'eau. Avec un pseudo-féminisme, on se fonde alors sur la défense des droits, la lutte contre la violence faite aux femmes et la lutte pour la participation politique et citoyenne des femmes, pour soit disant leur faciliter l'accès et le contrôle des ressources comme l'eau.

Ces ONG et OI agissent très peu sur la vie économique de ces femmes alors qu'elles les définissent si étroitement comme pauvres. Par ce même mouvement, on passe sous silence le travail de ces femmes, dans les tâches fondées sur l'eau comme dans le secteur dit productif. L'affaiblissement des Etats du Sud au profit de ceux du Nord et des institutions internationales s'effectue aussi par ces organisations qui remplacent de plus en plus les Etats du Sud dans les actions sociales comme celles relatives à l'eau. Après plusieurs décennies en Haïti, les réalisations de ces organisations restent très loin en deçà de leurs objectifs de départ justifiés par la mise en scène des femmes pauvres de ce pays. Celles-ci ont encore des difficultés à accéder à l'eau potable, à l'eau courante pour le travail domestique, à l'irrigation des terres, etc. Entre temps, ces organisations prolifèrent et constituent un vaste bastion d'emploi, non seulement pour une partie de la population haïtienne mais surtout pour les immigrant-e-s du Nord employé-e-s dans ces organisations.

Voilà une altérisation qui se cache sous une « charité bien organisée ». Cette charité bien ordonnée, pour ne pas commencer explicitement par « soi-même », commence en rabaissant les « Autres » par la mise en scène de leur misère. Et ces mêmes femmes du Sud qu'on prétend aider dans leur rapport à l'eau seront celles qui, obligées de partir, seront asservies au Nord dans les tâches domestiques autour de l'eau. Cette altérisation des femmes du Sud par ces organisations se fonde sur un féminisme développementiste qui survisibilise les femmes du Sud en les plaçant comme les premières bénéficiaires du développement[11].

[11] Rose-Myrlie Joseph, Les femmes dans les politiques de développement de la coopération canadienne en Haïti (1997-2008). Mémoire, sous la direction de Suzy Halimi, 2009.

Que cache le non-rapport à l'eau des hommes et de femmes du Nord ?

Cette alterisation se rapproche un peu de certains féminismes dominants du Nord. Dans ces mouvements, on invisibilise les femmes du Sud quand on définit certains principes comme l'égalité professionnelle, et on ne parle des femmes du Sud qu'en tant que des sous-développées et soumises. Les migrantes deviennent ainsi des femmes libérées par leur investissement dans les tâches reproductives autour de l'eau, parce qu'on présuppose qu'au Sud elles n'avaient pas accès à l'autonomie par le travail. Les patronnes du Nord deviennent donc leurs libératrices. Il en résulte un réel déséquilibre entre ces femmes au niveau de leurs statuts dans le féminisme, les unes devenant les simples invitées et les autres leurs accueillantes bienfaitrices. Le risque est alors de définir un féminisme fondé sur ce que Paola Bacchetta appelle des alliances de sauvetage où le sujet féministe dominant se donne pour objectif de libérer de son esclavage sa malheureuse sœur subalterne du 'Tiers Monde', sous prétexte que les femmes du Nord seraient plus libéré-e et plus évolué-e que celles du Sud[12]. Ces alliances mettent les femmes du Nord en position de « supériorité naturelle » face aux femmes du Sud qui seraient sous-développées et non féministes.

De plus, cette manière de mettre en scène le rapport des femmes du Sud à l'eau expose à un double piège que Jules Falquet propose d'éviter dans une analyse du cas Mexicain[13]. Ce piège constitue à faire croire qu'il existe d'un côté des femmes incroyablement privilégiées qui n'auraient plus rien à réclamer (ici les femmes du Nord), et d'un autre côté des femmes (Haïtiennes ici) dont la situation serait trop spécifique pour être partagée par les premières. Cette opposition naturalisante ne permet nullement de tenir compte des réalités socio-historiques différentes au Nord ou au Sud qui déterminent le rapport de ces femmes à l'eau. Elle porte à passer à coté des réalités concrètes de l'exploitation des femmes du Sud et du Nord, des points communs et différents de ces deux formes d'exploitations. Elle porte aussi à occulter le fait que l'exploitation des unes reproduit ou renforce celle des autres. Cette survisibilisation cache paradoxalement l'invisibilisation des particularités de la vie des femmes plus pauvres et racisées qui, pour Bell Hooks, devraient constituer la priorité des luttes féministes.

[12] Paola Bacchetta, « Réflexions sur les alliances féministes transnationales »; in Falquet et al (dir.), op.cit.
[13] Jules Falquet, « L'État néolibéral et les femmes : le cas du « bon élève » mexicain » ; in Falquet et al (dir.). op.cit.

Une autre manière d'invisibiliser les femmes migrantes du Sud est de poser la question de l'égalité professionnelle entre les hommes et les femmes en analysant uniquement le secteur productif, ou en pensant la question de la conciliation travail/famille uniquement pour les femmes impliquées dans le secteur productif. En passant aussi maladroitement à coté des tâches centrées sur l'eau, on oublie de penser les inégalités au travail qui placent les femmes du Sud à l'opposé des femmes du Nord, leurs patronnes, et hommes du Nord, patrons invisibles de ces travailleuses domestiques.

Repenser le rapport à l'autre pour repenser le rapport à l'eau

Quand on analyse les tâches autour de l'eau en articulant le travail productif et le travail reproductif divisés et mondialisés, on se rend compte que, sous plusieurs formes, la pression qui vient d'en haut est refoulée vers le bas. Dans cette logique, les institutions internationales imposent des normes aux Etats, ce qui alimente les confrontations Nord/Sud et portent les Etats à exercer une pression sur le monde du travail. Pour survivre à la pression du monde du travail dans les villes globales, les hommes continuent à s'éloigner du monde du travail domestique et exercent une forte pression sur les femmes. Les femmes, pour accéder à ce monde du travail exercent une pression sur d'autres femmes, les plus appauvries, les racisées, les migrantes du Sud, …Et ces femmes du Sud, pour migrer vers le Nord ou pour travailler dans le monde du travail au Sud vont exploiter à leur tour la force de travail d'autres femmes défavorisées et issues pour certaines d'une migration interne.

Dans les sociétés du Nord et du Sud, on trouve presque toujours, en regardant en bas ou à côté, un « Autre » sur lequel reposer l'exploitation associée aux tâches fondées sur l'eau. Mais pour aller au-delà des *arrangements* et pour lutter radicalement contre cette exploitation, il faut agir en sens inverse : repousser la pression vers le haut. Pour ce, il est impérieux de rassembler les forces depuis la base. D'après bell hooks, c'est en secouant la base du système, donc en agissant sur le cas des femmes les plus exploitées, qu'on pourra le détruire. Or, comme on le voit ici, la base de ce système d'exploitation mondialisée[14], c'est les femmes pauvres et racisées du Sud. D'où la nécessité de repenser les rapports qu'entretiennent les hommes et femmes du Nord avec les femmes pauvres et racisées du Sud, et de mettre ces femmes au centre des luttes pour le changement.

[14] Jules Falquet, op.cit.

C’est en repensant le rapport à l’ « Autre » (femmes, pauvres, racisé-e-s, migrant-e-s du Sud) qu’on pourra repenser le rapport de nos sociétés à l’eau. C’est en dépassant cette altérisation qu’on pourra repenser le monde du travail, puisqu’on trouvera presque toujours à côté une « Autre » plus faible sur laquelle rejeter le fardeau des *tâches d’eau*. Ce n’est certes pas facile de dépasser radicalement cette externalisation, et c’est exactement ce qui justifie la « lutte ». Car lutter, c’est agir dans l’espoir de changer ce qui parait inchangeable!